

en Angleterre aux prescriptions du paragraphe 10 de la loi sur les douanes de 1893, qui stipule que les objets d'or et d'argent ne doivent pas être admis dans l'intérieur avant d'avoir été poinçonnés et marqués conformément à la loi.

Thurgovie. — Plaie de hannetons. — La région ondulée du Seerücken est littéralement envahie par les hannetons; les voraces ont ravagé des contrées entières; les arbres sont absolument dénudés. C'est par hectolitre que les insectes sont détruits chaque matin.

Zurich. — Exposition d'automobiles. — Dimanche s'est terminée la troisième exposition suisse d'automobiles. Elle a été visitée le dernier jour par 8000 personnes. Un banquet de clôture a réuni les exposants à l'hôtel Bellevue. Le conseiller d'Etat Stœssel a exprimé à la commission de l'exposition sa reconnaissance et sa satisfaction pour la bonne réussite de l'exposition.

Le tirage de la tombola de l'exposition aura lieu au commencement de juin.

Genève. — Une société est en formation pour racheter le Parc des Eaux-Vives. Le comité comprend une dizaine de noms genevois, et les fonds seraient de source égyptienne. Il s'agit, dit-on, de fonder au parc un établissement thermal en exploitant la source qui s'y trouve et d'y construire un hôtel de grandes proportions. Le casino serait maintenu avec les petits chevaux.

Vaud. — La foudre à Pully. — Samedi, pendant l'orage, la foudre a failli faire une victime. M^{lle} P. et son père travaillaient en Chamblandes lorsque l'orage éclata. Ils se réfugièrent malheureusement sous un arbre. Pendant l'averse, le père changea d'abri et tôt après le tonnerre tombait sur l'arbre qu'il venait de quitter. La foudre, après être entrée en terre, en est remontée, brûlant M^{lle} P. des pieds aux genoux. Ramenée à la maison, au village, elle ne tarda pas à se remettre de son émoi. Elle souffre aux pieds et dans le dos. Elle a pu cependant se rendre elle-même à la kermesse de

lettre se présentait à son esprit, plus poignante, plus impérieuse.
— Je puis, pensait-il, gagner ma chambre sans être vu par le jardin et l'escalier de service. Elle me croit endormi, je serai revenu et couché avant son retour.
Aussitôt, sans se demander s'il n'était pas trop faible pour risquer le trajet, sans s'inquiéter du danger qu'il courait à s'exposer au froid, il se jeta à bas de son lit, passa une robe de chambre déposée sur une chaise, et, les pieds nus dans ses pantoufles, il se dirigea vers la porte. Il se disait :
— Si on vient, si on me rencontre, je mettrai tout sur le compte du délire.
La lampe du vestibule était éteinte, il eut quelque peine à ouvrir la porte. Il y réussit cependant et descendit dans le jardin.
Le froid était intense, et il était tombé de la neige. Le vent agitait lugubrement les branches des arbres durcies par la gelée. La façade de la maison était sombre. Une seule fenêtre était éclairée, celle du comte de Trémollet, et elle l'était vivement, par une lampe sans abat-jour et par un grand feu clair.

l'orchestre qui avait lieu sur la terrasse du collège.

On ne peut que se féliciter que cet accident n'ait point eu de plus fâcheuses conséquences.

— Durant l'orage de samedi soir, la foudre est tombée sur la ferme de M. Anker, à Gressy, et l'a complètement incendiée. Le bétail et une partie du mobilier ont pu être sauvés.

— Empoisonné. — Il y a quelques jours, un honorable agriculteur des Granges-d'Ex, M. Louis Pilet, fut invité à examiner une vache malade d'un de ses voisins. La jugeant incurable, il conseilla de l'abattre et se chargea de l'opération. Le vétérinaire, appelé pour contrôler l'état de la bête, constata qu'elle était atteinte du charbon sang de rate et la fit enfouir immédiatement. Il mit en garde les bouchers improvisés contre les dangers d'un empoisonnement.

Pendant toute la semaine, M. Pilet ne se sentait pas très bien, mais n'attachait pas d'importance à ce malaise. Bientôt, de petites pustules, auxquelles il ne fit pas attention, se manifestèrent sur le bras gauche. Finalement il se décida à aller consulter un médecin, mais il ne put rentrer à pied chez lui. Il perdit bientôt connaissance et expira, succombant à un empoisonnement de sang.

Tessin. — Meurtre. — Dans la nuit de dimanche à lundi, deux ouvriers italiens ont tué dans une auberge d'Osogoa un de leurs camarades du nom de Manzoni, qui les avait souffletés au cours d'une querelle à propos de la grève des ouvriers des carrières de granit.

Berne. — 50 francs avalés par un chien. — Une dame s'est présentée samedi au clos d'équarrissage de la ville de Berne, priant qu'on abattît le chien qu'elle amenait, afin qu'elle pût ravoir un billet de 50 fr. avalé par l'animal. On accéda à sa demande et l'on retrouva dans l'estomac du chien le billet à peu près intact.

A L'ÉTRANGER

France. — Mortel accident d'automobile. — Dans l'après-midi de samedi, vers trois heures, un grave ac-

cident d'automobile s'est produit sur la route de Rambouillet à la Boissière, près du hameau du Bois-Dieu. Une automobile montée par deux mécaniciens, se dirigeait vers la Boissière à une allure extrêmement rapide, lorsqu'elle rencontra une voiture chargée de bourrées et attelée de deux chevaux de file, appartenant à un cultivateur du Bois-Dieu, M. Saintier.

Le cheval de flèche prit peur au passage de l'auto, et se jeta au travers de la route, vint donner en plein sur la voiture qui arrivait en cet instant à toute vitesse. Le cheval, atteint en plein corps, fut renversé, mais le choc fit dévier l'automobile qui dégringola dans le fossé bordant la route, pour rebondir ensuite de nouveau sur la route. La violence de collision projeta les mécaniciens à une grande distance. L'un mourut une heure après l'accident, sans avoir pu prononcer une parole. L'autre, tombé dans un champ, se releva avec de légères blessures.

— Meurtre d'un agent de police. — Mardi soir, rue de Flandre, au cours d'une discussion, un charretier a tiré un coup de revolver sur son adversaire et l'a blessé grièvement. On allait l'atteindre après une poursuite mouvementée lorsqu'il tira un deuxième coup sur ses poursuivants et tua un sous-brigadier de police.

Allemagne. — Un désastre pour les chasseurs. — Une découverte navrante vient d'être faite en Bavière, en Franconie et dans le Fichtelgebirge. L'amélioration de la température ayant permis aux chasseurs de pénétrer ces jours dans la région montagneuse et boisée de ces pays, ils ont constaté qu'une grande quantité de cerfs, de chevreuils et de chamois ont succombé au froid. Cette nouvelle a jeté la consternation dans ces contrées, dont le gibier est la principale richesse.

— La régence de Brunswick. — La Diète de Brunswick a élu mardi à l'unanimité comme régent le duc Jean-Albert de Mecklembourg-Schwerin.

Grand drame. — Une famille détruite. — Le Lokal Anzeiger annonce qu'un individu d'un faubourg de Soscovice a tué sa femme et ses cinq enfants et s'est suicidé.

Angleterre. — Chute mortelle. — Mme Cadbury, femme du grand chocolatier anglais, marchand connu de cacao, s'est tuée accidentellement en tombant dans l'escalier du vapeur canadien Pacific.

Afrique. — Perdu dans le désert. — On mande du Caire à la Daily Mail: On annonce au ministère de la guerre qu'un détachement de soldats indigènes composé d'un lieutenant et de vingt-cinq sous-officiers et soldats a quitté son poste dans le Soudan depuis un mois et s'est perdu dans le désert. On a vainement envoyé d'autres détachements à sa recherche.

Perse. — On apprend de différentes sources que le gouverneur du Kurdistan a rassemblé plusieurs milliers de cavaliers kurdes, pour s'emparer d'Amadan et pour se faire pro-

clamer shah. Les cavaliers kurdes sont armés de fusils perfectionnés et ont avec eux plusieurs canons à tir rapide.

— On télégraphie de Téhéran que des affiches invitant la population à protéger les étrangers qui sont les hôtes de la Perse, ont été apposées dans la ville.

Amérique. — Le voilier norvégien Nagore s'est échoué et a été complètement détruit par la tempête. Onze hommes ont été noyés.

— Le froid. — A New-York, on n'a jamais constaté pareil froid à cette époque de l'année. La neige est tombée sur plusieurs points de l'Etat de New-York.

Chine. — Agitation. — On télégraphie de Hong-Kong à la Daily Mail, en date du 23, que des navires de guerre étrangers sont en rade des ports de Swatu, Amoy et Tsuen-tchou, où la situation est grave. La ville de Swatu regorge de réfugiés. Les paysans révoltés menacent la ville, dont les autorités soumettent tous les étrangers qui arrivent à un interrogatoire sévère.

On mande de Shanghai à la Morning Post en date du 28: Les vice-rois du Kouang-si et du Kouang-tong ont reçu pour instruction de faire le nécessaire afin d'arrêter la révolte.

On télégraphie de Hong-Kong à la Tribune que le vice-roi de Canton, craignant des troubles dans la capitale de cette province, a contremandé le départ des troupes pour les régions troublées.

On mande de Shanghai à la Morning Post que, suivant des nouvelles reçues de Séoul, on vient de découvrir une autre conspiration pour renverser le nouveau ministère. L'ancien premier ministre en serait l'instigateur.

On mande de Shanghai à la Morning Post que, suivant des nouvelles reçues de Séoul, on vient de découvrir une autre conspiration pour renverser le nouveau ministère. L'ancien premier ministre en serait l'instigateur.

On mande de Shanghai à la Morning Post que, suivant des nouvelles reçues de Séoul, on vient de découvrir une autre conspiration pour renverser le nouveau ministère. L'ancien premier ministre en serait l'instigateur.

On mande de Shanghai à la Morning Post que, suivant des nouvelles reçues de Séoul, on vient de découvrir une autre conspiration pour renverser le nouveau ministère. L'ancien premier ministre en serait l'instigateur.

On mande de Shanghai à la Morning Post que, suivant des nouvelles reçues de Séoul, on vient de découvrir une autre conspiration pour renverser le nouveau ministère. L'ancien premier ministre en serait l'instigateur.

On mande de Shanghai à la Morning Post que, suivant des nouvelles reçues de Séoul, on vient de découvrir une autre conspiration pour renverser le nouveau ministère. L'ancien premier ministre en serait l'instigateur.

On mande de Shanghai à la Morning Post que, suivant des nouvelles reçues de Séoul, on vient de découvrir une autre conspiration pour renverser le nouveau ministère. L'ancien premier ministre en serait l'instigateur.

On mande de Shanghai à la Morning Post que, suivant des nouvelles reçues de Séoul, on vient de découvrir une autre conspiration pour renverser le nouveau ministère. L'ancien premier ministre en serait l'instigateur.

On mande de Shanghai à la Morning Post que, suivant des nouvelles reçues de Séoul, on vient de découvrir une autre conspiration pour renverser le nouveau ministère. L'ancien premier ministre en serait l'instigateur.

On mande de Shanghai à la Morning Post que, suivant des nouvelles reçues de Séoul, on vient de découvrir une autre conspiration pour renverser le nouveau ministère. L'ancien premier ministre en serait l'instigateur.

On mande de Shanghai à la Morning Post que, suivant des nouvelles reçues de Séoul, on vient de découvrir une autre conspiration pour renverser le nouveau ministère. L'ancien premier ministre en serait l'instigateur.

On mande de Shanghai à la Morning Post que, suivant des nouvelles reçues de Séoul, on vient de découvrir une autre conspiration pour renverser le nouveau ministère. L'ancien premier ministre en serait l'instigateur.

On mande de Shanghai à la Morning Post que, suivant des nouvelles reçues de Séoul, on vient de découvrir une autre conspiration pour renverser le nouveau ministère. L'ancien premier ministre en serait l'instigateur.

On mande de Shanghai à la Morning Post que, suivant des nouvelles reçues de Séoul, on vient de découvrir une autre conspiration pour renverser le nouveau ministère. L'ancien premier ministre en serait l'instigateur.

On mande de Shanghai à la Morning Post que, suivant des nouvelles reçues de Séoul, on vient de découvrir une autre conspiration pour renverser le nouveau ministère. L'ancien premier ministre en serait l'instigateur.

5. Nomination
1908 et 1909.
6. Proclamation
tribution des p
fermes en 1906.
7. Rapport de
visitées et non
8. Proclama
concours de dor
brication du be
en 1906.
9. Rapport a
sur l'organisati
et du cidre.
10. Rapport
ganisation d'ou
des engrais.
11. Rapport
blication et l'ex
agricole à tou
Fédération.
12. Proposit

P. S. — Le
raux ont autor
rêt à Guin du
Fribourg à 9 h

GRT

Fête canton
BU

II^{me} Liste
Sommaire

M. Blanc Jules
Bulle, espèc
Société des ca

Bulle, natur
Société des Se
de la Gruyèr

M. Charles M
Cercle catholi
Commune de C

>> R
>> B
Cercle des Ar

Bulle
Brasserie du C
Commune de

M. Joseph Go
Corps de mu
de Bulle

Banque Popu
Gruyère, B
M. Kesselring

1 piolet, 1
Société des c
Commune de

Tir au
de ce joli sp
manche, d
And du Tir

de tir au flo
nisé, pour ce
échelle de p
amis de ce
cela va sans

Une jam
un jeune ho
employé che
nouvrier un

ruban, quan
vint atteindr
releva avec

Les ora
Beaucoup de
pagne, trou
Vrai est-il q
averses alte

au bureau du journal.

A louer :
 Entrer de suite, un **appartement**
 de 4 chambres et cuisine, avec
 mansardes si on le désire.
 à l'agence de publicité Haas-
 Vogler, à Bulle.

Nommée du
"MON CAFE"
 rôtie à l'électricité
 — Marque Siroco —
 depuis 80 ct. à fr. 1.50 la
 livre : cerises, abricots, et
 grosses de 60 centimes
 et rabais par bidon de 5 ou 10 kg.
M. Verdon-Meuwy
 Grand'rue 43. Bulle.

A vendre :
 du Moléson, une **jolie mai-**
son à deux logements bien si-
 tuée. S'adresser à M. Edouard
 menuisier, à Bulle.

DEMANDE
 connaissant les travaux du mé-
 tier au bureau du journal.

meilleurs CAFÉS
 toujours fraîchement
 pressés chaque semaine.
 Livre depuis 80 ct.
 vert depuis 65 ct.
Louis Treyvaud
 Grand'Rue, Bulle.
 Le café est moulu
 sur commande. [67]

demande
 environs de **Montreal** (Canada)
2 vachers
 bons et de bonnes recomman-
 dations. Un homme avec sa famille,
 une maison pour lui-même; le
 salaire de fr. 30.— par mois pour com-
 plément de détails s'adresser au
 bureau de Suisse à **Montreal**,
 [H48060]

de bétail.
 le 3 juin, à 10 heures du matin,
 sera exposé en vente en mises pu-
 bliqués la **Pinte du Chamois**, à Es-
 Gibloux, 15 vaches de montagne
 au v. au, 6 génisses de montagne,
 4 chevaux de trait et une truie
 de paiement.
 L'exposant: **E. Pythoud**.

A louer :
 Grnyères, un **appartement**
 pièces avec veranda, mansarde,
 dépendances.
 Vevey, un **grand magasin**
 rines et étage, chauffage central.
 prêt pour banque.
 S'adresser à **J. Gretnener**.

TAPISSIER
 assigné avise l'honorable public
 de s'établir à **Bulle, maison**
 côté de la Promenade, comme
 d'habitude. Il se charge de tous les tra-
 vaux de tapisserie et de rembour-
 nement de meubles, sommiers, ma-
 trasses, etc.
 Prix modérés.
 Les demandes se rendent à domicile.
M. BRODARD

AVIS
 Arrivera dès maintenant **beurre**
 suédois et fromage à la charantaise
Ph. Remy, Grand'rue, Bulle.

MAGASIN
Rud - Ruffieux
 Choix de **Tabacs** ouverts, diffé-
 rents depuis 55 cent. le 1/2 kilo. —
Cafés verts depuis
 le 1/2 kilo. — **Cafés torréfiés**
 depuis 80 cent. le 1/2 kilo.

CONSERVES
LES LENZBOURG
 du pays et choucroute.
Débit de sel
 Timbres rabais 2 %.



Supplément bimensuel gratuit à LA GRUYÈRE

Abonnements à l'Echo littéraire seul : 1 fr. 50.

LES 12
Enfants martyrs
 PAR
JULES MARY.

Quelques minutes après, le commissaire quittait la fabrique en compagnie de Bertine, de Mabillet et d'un agent de police venu de Maubeuge. Tout le monde prenait la direction de Saint-Remy. On entra chez Placide, où Julien se trouvait seul. L'agent et le commissaire de police procédèrent alors à une perquisition. Leurs recherches, dans la première chambre, n'amenèrent aucun résultat. Mabillet montra le petit cabinet où couchait Bertine : — Il y a encore cette pièce, qui est habitée par l'apprentie...

Bertine les y suivit. Il y avait là, pour tous meubles, dans cette sorte d'alcôve, un lit de planches, espèce de boîte dans laquelle étaient empilés un mauvais matelas épais comme la main et une paille; puis, un coffre sans serrure où Bertine serrait le peu de linge qu'elle possédait. Ce coffre était sous le lit. L'agent le fouilla, mettant tout sens-dessus-dessous. Il n'y trouva rien de suspect. Restait le lit. Tout fut bousculé. Tout à coup de la paille secouée, dans un nuage qui prenait à la gorge, quelque chose, sur la brique du carrelage, tomba avec un bruit mat... C'étaient la chaîne et la montre.

Bertine vit cela mais ne comprit pas. Elle contemplait hébétée. Le commissaire disait au contremaitre : — Vous ne vous trompez pas ; voyez ! Et relevant le bijou : — C'est bien votre montre ? Vous la reconnaissez ? — Certes. Alors le policier s'adressant à Bertine : — Personne autre que vous ne couche dans ce lit ? — Personne ! — Avouez-vous maintenant être l'auteur de ce vol ? — Non, non, non, monsieur, mille fois non, s'écria-t-elle. — Comment, dès lors, expliquez-vous la décou-

verte de cette montre chez vous, dans la paille de votre lit ?

— Je ne sais pas, monsieur, je ne sais pas. Atterrée, ne sachant plus que penser, l'enfant se taisait. — Ainsi pas un mot ? Bertine le considérait avec des yeux de folle. Le commissaire dit à Mabillet à demi-voix : — Si jeune ! si jolie ! avec un visage aussi candide et déjà gangrené jusqu'à la moëlle... — Nous en voyons beaucoup comme elle, monsieur le commissaire, dit Mabillet. — C'est une plaie sociale, fit l'autre sententieux. — Si vous voulez bien me le permettre, je lui parlerai, je tâcherai de lui faire entendre raison... Laissez-la-moi, à la fabrique, jusqu'à demain... Demain, si elle persiste dans ses dénégations, si elle n'a marqué aucun repentir, je n'aurai, moi, aucune pitié... Vous l'enverrez à la maison d'arrêt en attendant que le directeur de son agence dispose d'elle comme il le jugera bon. — Soit, je vous la confie sous votre responsabilité.

Les hommes se séparèrent à la porte de la fabrique, Mabillet rentra avec Bertine. Les autres remontèrent en voiture et reprirent le chemin de Maubeuge.

La vie de Bertine allait se décider ce soir-là. — Ma petite, lui dit Mabillet quand ils furent seuls, tu vois la tournure que prend ton affaire. Tu es certainement perdue si je n'interviens pas. Le commissaire te l'a dit. Tu as encore de la chance que je sois un brave homme. Si tu veux te sauver, le moyen est en ton pouvoir. Je t'aime beaucoup, parole d'honneur, Bertine ; jamais je n'ai été pris comme je le suis avec toi... Tâche de m'aimer un peu à ton tour... et tout sera dit... Il l'avait fait entrer dans le bureau.

— Je vais te faire apporter ton dîner ici, dit-il... J'ai pitié de toi et je ne veux pas t'envoyer au cachot, comme ce serait mon droit. Tu passeras la nuit dans la pièce voisine de celle-ci. Tu auras le temps de penser à tout ce que je te dis... et tu ne pourras pas t'en aller... Ce soir je repasserai par ici et je te demanderai ce que tu as résolu... Si tu es indécise, demain je te le redemanderai encore, mais alors je ne pourrai plus attendre...

Et lui prenant et lui caressant les mains : — C'est dans ton intérêt que je te dis tout cela... Songe combien ce serait grave d'aller en maison de correction avec cette accusation de vol... Tu serais déshonorée... Ça pèserait sur toute ta vie... On te le reprocherait toujours. Elle l'écoutait la tête basse, désespérée.

Cet homme lui faisait horreur et épouvante. Etre à lui ? devenir sa chose, son bien ? recevoir ses baisers et les lui rendre ? sentir ses ignobles caresses ? Jamais !

Cette accusation de vol la déshonorait aux yeux du monde. Du moins elle restait fière vis-à-vis d'elle-même. Tandis que si elle devenait la maîtresse de cet homme, cela sans doute soulèverait son cœur de dégoût !...

— Et Charlot ? son Charlot ? Jamais il ne lui pardonnerait une pareille honte, dans la droiture de son âme simple et bonne... Tandis que jamais, — quand le monde entier viendrait accuser de vol son amie Bertine, — jamais il ne la croirait voleuse !

Mabillet demandait : — C'est entendu. Je viendrai vers dix heures savoir ce que tu penses.

— Venez, monsieur Mabillet.
 — Me donnes-tu bon espoir ?
 — Je ne sais pas, monsieur Mabillet.
 — A tout à l'heure, ma petite... à tout à l'heure. Il l'enferma à clé. Elle entendit ses pas lourdement résonner dans la pièce voisine, la porte de celle-ci se fermer avec le grincement d'une clé dans la serrure, puis les pas s'éloigner dans la cour.

La première idée qui lui vint fut de s'enfuir.... Elle regarda autour d'elle.

La nuit était venue ; il avait neigé, mais maintenant dans le ciel d'un bleu sombre scintillaient les feux de diamant d'innombrables étoiles. Elle se trouvait dans une sorte de réduit assez étroit où étaient empilés des cartons poussiéreux, des livres, des vieux registres hors d'usage. Il y avait aussi deux chaises de paille et un fauteuil de bureau en mauvais état.

Une fenêtre assez haute mais étroite s'ouvrait sur la cour de la fabrique. Elle était garnie de tout petits carreaux et défendue par d'épais barreaux de fer scellés dans la pierre.

Elle ouvrit la fenêtre et secoua les barreaux. Il y en avait trois seulement, vu l'étroitesse de la baie, et si rapprochée qu'elle ne put y passer la tête.

Le barreau du milieu oscilla légèrement sous une forte secousse. Mais il était solide quand même, et les efforts de l'enfant pouvaient vainement s'éterniser contre lui.

Grâce à la clarté de la lune, elle y voyait un peu autour d'elle.

Elle chercha quelque outil qui pourrait l'aider dans son projet. Elle ne rencontra rien.

Contre le mur étaient fichés deux ou trois gros clous. Elle essaya de les retirer pour s'en servir,

creuser la pierre et desceller le barreau, mais elle se déchira les mains et les clous résistèrent.

Alors elle s'assit et rêva. Elle entendit la cloche de l'atelier. Il était sept heures. Les ouvriers sortirent, se pressant. Des apprentis qui retournaient au village passèrent devant le bureau. Elle se leva et vint coller son visage contre les vitres. Plusieurs l'aperçurent et se la montrèrent : un attroupement se formait. L'arrivée de Mabillot le dispersa.

La cour devint déserte. Les lumières s'éteignirent.

Bertine était si fatiguée par les émotions de cette journée, qu'elle s'assoupit bientôt sur sa chaise, les bras sur les genoux, les mains entre-croisées, la tête renversée en arrière sur le dossier.

La blancheur de la lune, qui frappa son visage, le fit paraître encore plus pâle. On eût dit qu'elle était morte ou tout au moins évanouie.

Vers neuf heures, du bruit la réveilla. Les portes s'ouvraient de nouveau ; un homme entra : c'était Mabillot.

Il lui dit deux mots seulement :

— Eh bien, es-tu plus sage ?

Elle tourna la tête avec un souverain mépris et resta muette.

— Toujours aussi entêtée ?

Il la secoua, croyant qu'elle dormait. Elle se leva et alla se mettre au bout de la pièce.

— Allez-vous-en, dit-elle, je vous hais et je vous méprise...

— Adieu donc, ma petite, dit-il en ricanant.

— Adieu...

— C'est toi qui l'auras voulu.

Elle était de nouveau seule. Elle se rassit, très triste. Dans quelques heures, elle serait en prison.

— Mon Dieu ! fit-elle, personne n'aura donc pitié de moi ?

VI

Charlot avait été interné à la colonie pénitentiaire agricole de Lamotte-Beuvron.

Le rapport qui l'accompagnait à la colonie et qui était signé de M. Linard, le directeur de l'agence, le représentait comme une mauvaise tête. Il avait donné à plusieurs reprises des preuves de violence, d'insubordination. Il sortait toutes les nuits de la fabrique pour aller à Saint-Remy retrouver une petite fille qu'il avait débauchée malgré son jeune âge. Enfin, il était représenté comme ayant commis une tentative de vol, à la suite de laquelle il avait assommé et blessé grièvement un enfant infirme qui voulait le repousser.

Dans ces conditions, il ne paraîtra pas surprenant que le directeur du pénitencier ait eu contre Charlot l'esprit prévenu.

Lorsque le petit arriva et comparut devant lui, il fut donc surpris de trouver un enfant à gentille figure éveillée, les yeux doux et rieurs, la bouche très gaie et fraîche, un air de franchise et d'honnêteté répandu sur cette jolie physionomie. Il fut même si surpris qu'il demanda :

— Vous êtes bien Charlot, de l'agence de Maubeuge ?

— Oui, monsieur... je viens de la fabrique Laverjol...

Le directeur se dit que cet enfant avait été calomnié ou qu'il était un profond et exécrable hypocrite, destiné à devenir un criminel.

Tant qu'il fut interné sans sortir autrement qu'avec les autres, les jours de promenade, Charlot ne put donner à Bertine de ses nouvelles. Mais bientôt, on le fit travailler comme les autres. On l'employa au jardinage, tout près du château et sous l'œil vigilant d'un gardien.

Il réussit pourtant à faire jeter à la poste un billet à Bertine.

Ce fut au jardinage qu'il fit la connaissance d'un détenu qui bêchait et piochait près de lui avec une rare vigueur.

Bien qu'il parût très jeune encore, presque, un adolescent, il était grand, découplé, vigoureux. Ses robustes épaules trahissaient une force précocité que ne démentait point sa nuque de taureau. Son visage hardi était éclairé par des yeux noirs très grands, durs, presque sauvages. Il avait le front large, têtue, aplati et comme renfoncé aux tempes.

Il était récemment arrivé à la colonie, venant de Mettray. Il avait été envoyé à Mettray après plusieurs vols à l'étalage et devait y rester jusqu'à vingt-et-un an.

A Mettray, il avait paru s'amender, se repentir, et il avait obtenu d'être transféré au pénitencier de Lamotte. On l'y avait gardé deux mois en surveillance, puis on s'était décidé à l'employer au dehors, dans une quasi-liberté.

On n'avait pas eu, jusqu'à présent, à se plaindre de lui.

Après avoir travaillé silencieusement pendant deux heures, les jeunes gens venaient de se redresser et, les bras appuyés sur leurs bêches, ils respiraient un peu.

Ils se regardèrent curieusement. Le plus grand dit :

— Est-ce qu'il y a longtemps que tu turbinas à la boîte ?

— Deux mois seulement.

— Juste comme moi. Je venais de Mettray, un sale trou.

— Moi, j'étais en fabrique.

L'autre prit un air gouaillieur :

— Mais pour entrer ici, monsieur avait un métier dans le monde des escarpes ? Monsieur n'a pas été envoyé au pénitencier parce qu'il oubliait de dire sa prière matin et soir ? Monsieur pratiquait un art aimable ?... La cambriole, le vol à la tire, à l'étalage, au rendez-moi, au poivrot ?... le coup du père François peut-être, ou simplement les deux mirettes ?

— Non, dit naïvement Charlot, je suis honnête... Je n'ai jamais volé...

— Mais alors ?

— Je me suis battu... J'ai failli tuer un gamin...

— Ah ! ah ! monsieur voulait suriner ? Il faut du raisiné à monsieur ? déjà ?... Compliments à monsieur !

— Je ne l'ai pas fait exprès. Je défendais une amie...

— Une marmite ? Compliments encore. Monsieur est des nôtres. Tope là !...

Il tendit la main. Charlot ne comprenait pas, mais il la prit quand même, en souriant. Il s'amusa. Il faillit crier tant l'autre serra fort. On eût dit que les doigts avaient la dureté d'une tenaille.

— Mâtin, quelle poigne ! fit-il avec admiration.

— Au service des amis, dit le garçon.

Et retirant son bérêt, et saluant :

— Et des dames !

Un surveillant s'approcha. Ils se remirent au travail. Quand le surveillant se fut éloigné, tout en bêchant ils causèrent :

— Comment t'appelles-tu ?

— Charlot. Et toi ?

— Moi ? Barouille.

Entre les deux enfants, la connaissance se fit plus intime au fur et à mesure que, le hasard les rapprochant dans les travaux du dehors, ils se furent raconté leur histoire.

Barouille était un enfant de l'hospice, comme Bertine. Il n'avait jamais connu ni son père ni sa mère.

Il s'était fait chasser de partout pour ses vices et ses instincts précoces de criminel, et quand il fut envoyé à Mettray, c'était la quatrième fois qu'on l'arrêtait pour vol.

Charlot fut un peu effrayé de l'entendre raconter toutes ces choses, mais Barouille y attachait si peu d'importance, il avait l'art d'enjoliver ses récits de tant de gaieté, qu'au lieu de se fâcher et

de briser avec cette liaison naissante, Charlot ne pouvait s'empêcher d'en être amusé et d'en rire.

Dès lors, et du moment qu'il riait de ces méfaits, c'est qu'il n'était pas loin — sans s'en rendre compte — de les pardonner.

Polichinelle rossant les gendarmes et se moquant du commissaire a toujours été la joie des enfants.

Et souvent, quand depuis longtemps ils avaient, côte à côte, travaillé silencieusement, Charlot l'excitait à parler, en disant :

— Tu n'en as pas encore une bien bonne à me conter ?...

Et l'autre repartait, jamais pris au dépourvu...

Un jour, Charlot eut une grande joie.

Les champs où il se trouvait formaient la limite de la colonie, et de l'autre côté d'un étroit fossé d'assainissement s'étendaient les terres d'une grosse ferme assez importante que l'on appelait les Morettes.

Dans les chaumes desséchés par l'hiver, paissaient des vaches et une bande de moutons sous la conduite d'un grand garçon long et maigre dont la démarche bizarre attira du premier coup l'attention de Charlot.

Le garçon avait une jambe tordue, le genou rentré en dedans, et quand il voulait ou courir ou marcher un peu vite, pour être plus à l'aise, il était obligé de sautiller ; il avait assez l'allure d'une sauterelle. Il était sur les terres des Morettes, tout près de Charlot. Une dizaine de mètres seulement les séparait.

Et Charlot, frappé au cœur par un souvenir, regardait le jeune berger :

— Mon Dieu ! murmura-t-il, comme c'est drôle...

Il franchit le fossé et s'approcha du troupeau.

Un chien au poil fauve s'élança sur lui avec fureur, mais le bâton du berger, lancé avec une adresse surprenante, lui arriva dans les pattes et le fait taire.

Charlot s'avance timidement et son cœur bat...

Le berger le regarde et dit, sans se fâcher :

— Vous dépassez vos limites, mon garçon... Si un gardien vous apercevait, vous seriez grondé et puni...

Charlot n'a pas l'air d'entendre. Il s'avance toujours. Il s'arrête devant le berger, souriant, timide, répétant :

— C'est drôle ! C'est drôle !...

Et l'autre, que ce manège étonne, finit par l'interroger :

— C'est moi que vous trouvez drôle ?

— Non... Mais je voudrais vous demander...

— Quoi ? du tabac ? C'est défendu, vous le savez bien...

— Est-ce que vous êtes de ce pays, vous ?

— Non, mais il y a longtemps qu'on m'y a envoyé...

— Et auparavant, où étiez-vous ?

— A Paris. Pourquoi ?

— Moi aussi, dit Charlot.

— Ça n'a rien de surprenant, fit le berger avec philosophie, la ville est si grande...

— Et peut-être bien que je vous dirais, moi, ce que vous faisiez à Paris et où vous habitiez ?

— Vous êtes donc sorcier ?

— Rue de la Parcheminerie, hein ?

— Juste, fit l'autre, ébahi...

— Chez la Berlaude...

— Oui, oui... Qui est-ce qui vous a raconté ça ?...

Charlot s'approcha encore. Le chien gronda. Un coup de pied le fit taire de nouveau. Charlot souriait et il avait des larmes dans les yeux. Et tout près du berger, à le toucher :

— Ça ne vous rappelle rien la Berlaude ?

— Si, des coups, et encore des coups !... et ma pauvre jambe...

— Et c'est tout. Ça ne vous rappelle que ça ?

Le berger ne répondit pas. C'était lui, mainte-

nant, qui considérait Charlot avec surprise, avec attendrissement aussi, car ses lèvres se mirent à trembler... ses yeux se mouillèrent...

— Il y avait aussi Charlot, dit-il, le petit Charlot....

Charlot tomba dans ses bras :

— Mon Criquet, mon pauvre Criquet !...

— C'est toi ! c'est toi ! mon petit Charlot ! Ah ! mon Dieu ! quelle rencontre ! quel bonheur ! Comme tu es grand... Jamais je n'aurais pu te reconnaître, moi ! Et pourtant, c'est ta figure, ce sont tes yeux.... C'est ta façon de regarder, en souriant surtout... Oh ! que je suis content, mon Charlot...

Et Charlot qui riait et pleurait, ne trouvait que :

— Mon Criquet ! mon pauvre Criquet !

Puis ils s'assirent sur la terre gelée, et après être restés longtemps sans rien dire, heureux de cette rencontre, et les mains unies ils se racontèrent brièvement leur histoire.

Celle de Criquet était courte : on l'avait envoyé à la Motte-Beuvron, directement de la rue Dénfert, et il était resté là.

Quant à Charlot, il fit pleurer plus d'une fois Criquet par le récit de ses infortunes, et dans son histoire, revint bien souvent le nom de son amie Bertine.

— Je voudrais bien la connaître ! dit Criquet. Je suis sûr que je l'aimerais autant que tu l'aimes !

Ils se séparèrent, mais se promirent de se voir le plus souvent que cela leur serait possible.

Deux fois par semaine Criquet amenait son troupeau dans les chaumes voisins de la colonie ; lorsque l'escouade de Charlot se trouvait à travailler dans les environs, ils pourraient se tenir alors et échanger quelques mots.

La première fois, Charlot réussit à écrire à Bertine, et ce fut Criquet qui se chargea de sa lettre, il dit :

« J'ai retrouvé Criquet ! mon pauvre Criquet ! Il ne me manque que toi pour être bien heureux ! »

Et ce fut bientôt sa pensée constante : revoir Bertine.

Il se sentait courageux et fort. Il pouvait travailler librement et nourrir Bertine si Bertine ne trouvait pas d'ouvrage.

De plus, sa détention à la colonie, si large et si douce qu'elle fut, lui pesait lourdement, comme une injustice. La seule faute qu'il eut commise, c'était été de s'échapper le soir de la fabrique ; le reste ne comptait pas. Mais on n'avait pas voulu le croire. Et pour une simple désobéissance, — qui avait sauvé la vie de Bertine, — il était au pénitencier !

L'idée de s'enfuir lui était venue depuis longtemps. Mais ce fut Barouille qui lui en parla le premier.

Barouille n'avait réussi à se faire envoyer de Mettray à La Motte que parce qu'il savait que là il serait moins surveillé. Il s'en ouvrit un jour à Charlot.

— Oui, dit le petit, moi aussi j'ai envie de partir... Je suis assez robuste pour travailler et gagner ma vie.

Barouille lui adressa un regard de mépris. Lui, s'il comptait sur la liberté, ce n'était point pour travailler.

Mais il grommela, avec un mauvais rire :

— Toi, tu feras comme moi, petiot, ou bien nous nous fâcherons.

Alors Barouille exposa son plan. Se défilier de la turne, c'était facile. On se jetait dans les bois et personne ne savait la route que vous avez prise. Mais le chiendent, c'était qu'on n'avait pas le rond ! Et pas un vêtement non plus, à part l'uniforme qui était fait exprès pour attirer les yeux de la gendarmerie.

Charlot avait prévu le cas.

— Pour l'argent, dit-il, je n'en ai pas non plus, tu le sais.

— J'en trouverai vite, moi... dit Barouille, ne sois pas inquiet.

— Tu ne voleras pas, je suppose ?

— Non, non, laisse-moi faire. L'argent, ça me regarde.

— Reste la question des vêtements. Je m'en charge aussi. J'en ai déjà parlé une fois à Criquet. C'est Criquet qui nous procurera des vieux vêtements à lui, un complet en velours et un autre en toile...

— Bon, cela ! Eh bien ! nous pouvons partir.

— J'avertirai Criquet de nous apporter les vêtements dans le taillis de bouleaux près de la limite. Nous nous habillerons là et nous filerons... Mais où irons-nous ?

— Au hasard, petiot. Et va, si tu veux m'obéir et si tu as confiance en moi, nous serons bientôt riches.

— Oui, mais je ne veux pas que tu voles, tu entends ?

— Laisse-moi faire.

Cinq jours après, l'occasion leur fut offerte. A midi, Charlot avertissait Criquet qui, deux heures après, lui faisait signe de loin en lui montrant le taillis de bouleaux, que tout était préparé.

Charlot et Barouille s'éloignèrent avec indifférence, sans avertir leurs camarades. Ils filaient dans un fossé dont les broussailles les dissimulaient complètement.

En cinq minutes ils furent près des vêtements. Quelques secondes plus tard, ils avaient quitté l'uniforme de la colonie, qu'ils enterrèrent dans le sable afin qu'on ne sut pas qu'ils avaient pu en changer, sécurité de plus pour eux.

Et ils allaient s'élançant en courant dans les bois lorsqu'un craquement de branches les fit tressaillir.

— Pincés ! dit Barouille, dont les yeux étincelèrent.

Il se trompait. C'était Criquet, l'honnête Criquet, qui les rejoignait clopin-clopat.

— Voulez-vous que je sois des vôtres ? demanda-t-il, craintif.

— Mais oui, mais oui, dit Barouille. Nous voilà une petite bande. Ce que nous allons rigoler... On ne se défilera pas de toi avec ta patte... Tu entreras dans les fermes pour mendier !... C'est toi qui nourriras le poupart ; c'est toi qui avertiras les aminches d'un bon coup à faire.

Charlot et Criquet ne comprenaient pas. Du reste, ils avaient à peine entendu.

Charlot embrassait Criquet, et celui-ci disait :

— Ça me fait beaucoup de peine de quitter mon patron, mais, vrai de vrai, j'aime mieux rester avec toi, Charlot...

— Mon pauvre Criquet ! Comme nous allons être heureux !

Mais Barouille mit fin à ses effusions.

— Décanillons ! commanda-t-il.

Et ils s'enfuirent, Criquet, malgré son infirmité, courant presque aussi vite qu'eux.

VII

La nuit tombait quand ils s'arrêtèrent, en sortant d'une haute futaie de chênes, à un kilomètre environ en avant d'un bourg, qu'ils ne connaissaient pas.

— Orléans doit être dans cette direction-là, dit Barouille, puisque nous avons marché tout le temps près de la voie, en allant vers Paris.

— Nous demanderons à coucher dans une ferme, dit Charlot.

— Oui, nous trouverons aisément à coucher ; mais la soupe ?...

— J'irai demander du pain dans les fermes, dit Criquet. A cause de ma jambe, on ne me refusera pas.

— C'est cela.

Vers huit heures, ils avisèrent une maison isolée au bord d'une petite rivière. C'était un moulin. Ils s'y rendirent. On leur indiqua un hangar où il y avait de la paille. C'est là qu'ils devaient coucher. Il faisait froid. Le ciel était sans nuages. Il gèlerait rudement. Mais ils n'y pensèrent pas. Ils avaient trouvé un gîte.

Le long de la route, Criquet avait recueilli des morceaux de pain. Ils dévorèrent. Et comme ils tombaient de fatigue, ils s'endormirent.

Dans la nuit, il sembla pourtant à Charlot que Barouille se levait et s'en allait. Mais quand il se réveilla, le matin tout engourdi par le froid, le garçon était près de lui.

Le moulin dormait encore. A peine un peu de brouillard indécis, sur les bois, disait que l'aube allait venir.

— Partons, dit Barouille, qui tout naturellement était devenu le chef de l'expédition.

Il avait sous le bras un paquet enveloppé dans du foin.

— Qu'est-ce que tu portes là ? fit Charlot.

— Un cadeau du meunier... Quel brave homme !

Il ne dit rien de plus. Mais quand ils eurent marché pendant deux heures, ils s'arrêtèrent dans un champ, au revers d'un talus qui les abritait du vent glacé du nord et ils se mirent à manger.

En face d'eux, le large ruban de la Loire brillait au pâle soleil levant, et Orléans s'étalait sur ses rives.

Barouille défit son paquet. C'était un jambon superbe auquel il coupa trois tranches, qu'il distribua généreusement, se réservant toutefois la plus grosse.

— Tu ne l'as pas volé au moins ? fit Charlot.

— Est-il bête, ce gamin-là ? dit Barouille. Et puis crois-tu que si je l'avais volé, il en serait plus mauvais ? Non ? bien ! mange donc. (A suivre.)

La pièce fausse.

Monsieur Durand est rentré chez lui de fort méchante humeur ; il s'est aperçu qu'on lui a passé une pièce fausse, une pièce en plomb tellement bien imitée qu'il l'a prise pour une bonne pièce.

— Qu'est-ce que tu as ? demande Mme Durand, son épouse, en remarquant son air préoccupé.

— Je n'ai rien, dit M. Durand, visiblement embarrassé, car il connaît sa moitié ; il redoute la scène qu'elle va lui faire quand elle saura la vérité.

— Rien ; alors pourquoi fais-tu une figure comme celle-là ?

— Je vais te dire : il m'est arrivé un accident.

— Tu as oublié ton parapluie chez les Dufanchard ?

— Tu y vas souvent chez les Dufanchard.

— Je n'ai rien oublié. Figure-toi... je ne sais pas comment cela s'est fait...

— Tu t'es laissé voler ton porte-monnaie.

— Non, ma bonne, on m'a donné une pièce fausse.

— Une pièce fausse ! s'écrie Mme Durand.

— Je ne sais pas qui.

— Et tu as été assez godiche pour la prendre. Une pièce de vingt sous ?

— Non, dit M. Durand.

— De quarante sous peut-être ?

— Non.

— Je tremble de deviner. Une pièce de vingt francs ?

— Une pièce de cent sous.

— Cent sous ! s'écrie Mme Durand, indignée.

— Une pièce de cent sous en plomb très bien imitée, répète M. Durand.

— En plomb ! Tu n'as pas honte, à ton âge, de te laisser duper comme un enfant ; et encore un enfant s'apercevrait qu'une pièce est en plomb.

— Montre-la.
 — La voilà dit M. Durand qui tend la pièce à son épouse.
 — Cent sous de perdus ! s'écrie Mme Durand. Bien imitée, dis-tu ? cela saute aux yeux qu'elle est en plomb ; il n'y a qu'à la toucher !
 Qu'est-ce que tu vas faire ?
 — Dame je ne sais pas ; la jeter.
 — La jeter ! Nos moyens ne nous permettent pas de jeter cent sous par la fenêtre ; j'ai besoin d'un chapeau, notre fils n'a plus de chaussures. Comme tu y vas !
 — Je ne vois pas... à moins que...
 — Il faut la faire passer.
 — Pourtant...
 — On te l'a bien donnée à toi.
 — Ca, c'est vrai, Je ne vois pas pourquoi... J'ai une idée ! Je vais envoyer la bonne m'acheter du tabac.
 — Léontine, appelle Mme Durand.
 Léontine apparaît.
 Voilà cent sous dit M. Durand, allez me chercher un paquet de tabac.
 — Monsieur ne m'a jamais envoyée chercher du tabac.
 — Pas d'observation, répond M. Durand. Faites ce que l'on vous dit.
 La bonne se retire en bougonnant.
 — Dis, papa, demande Adolphe, le fils de M. Durand, qu'est-ce que c'est qu'une pièce fausse ?
 — C'est une pièce qui ne vaut rien.
 — La pièce que ton ami a fait jouer à Déjazet, tu dis toujours qu'elle ne vaut rien ; est-ce une pièce fausse ?
 — Zut ! répond M. Durand qui attend le retour de la bonne avec impatience.
 La bonne revient ; elle est furieuse.
 — On m'a refusé la pièce que vous m'avez donnée ; elle est en plomb !
 — En plomb ? dit M. Durand, cela n'est pas possible.
 — Une pièce en plomb ! s'écrie Mme Durand ; est-ce bien celle que mon mari vous a remise ?
 — Bien sûr, je n'en ai pas d'autre. Vous croyez que c'est agréable de passer pour une voleuse !
 — Ménagez vos expressions ! s'écrie M. Durand.
 — M'exposer à être arrêtée pour émission de fausse monnaie. Une autre fois, il faudra passer vos pièces fausses vous-même.
 — Insolente ! s'écrie Mme Durand.
 — Vous supposez que je savais que cette pièce est fausse ? demande M. Durand.
 C'est pour cela que vous m'avez envoyée chercher du tabac.
 — Je vous chasse ! dit Mme Durand ; je vous donne vos huit jours.
 — Ce n'est pas la peine, madame, je pars tout de suite ; j'en ai assez de votre baraque !
 La bonne sort en frappant la porte de toutes ses forces.
 — Dis, papa, pourquoi que t'a donné la pièce fausse à la bonne ? demande Adolphe.
 — Tiens, voilà pourquoi ! dit M. Durand en administrant une matresse gifle à son fils.
 Adolphe pousse des cris aigus.
 — Cela t'apprendra à poser des questions à ton père, dit Mme Durand.
 La famille Durand se met à table.
 — Que vas-tu faire à présent ? demande Mme Durand.
 — Je vais sortir ; j'essaierai de la passer à la faveur de l'obscurité.
 — Vous, passer une pièce fausse ! s'écrie Mme Durand. Faut-il qu'il y ait des gens qui soient canailles !
 Le repas s'achève en silence ; seul, Adolphe renifle de temps en temps pour avaler ses larmes.
 — Veux-tu que je te donne une autre gifle ? dit M. Durand.
 Adolphe ne répond pas.

M. Durand prend sa canne et descend la rue. Il est nuit ; il avise sur la terrasse d'un café une table placée dans un coin sombre. Il s'y installe et demande un bock.

— Payez-vous, dit-il au garçon en lui donnant la pièce de cent sous.

Le garçon fouille son gousset.

M. Durand palpite.

Le garçon n'a pas de monnaie, il va en demander au comptoir.

— C'est une pièce fausse que vous m'avez donnée, dit-il en revenant. Est-ce que vous vous moquez de moi ?

M. Durand proteste de son innocence : il est lui-même la première victime ; aujourd'hui on ne sait à qui se fier. Il paye et se retire tout honteux sous les regards malveillants des patrons et des clients qui sont sortis sur la porte.

La pluie commence à tomber ; M. Durand hèle un cocher et se fait conduire aux Champs-Élysées ; il descend dans un endroit peu éclairé et glisse la pièce de cent sous dans la main du cocher.

— Payez-vous, dit-il.

Le cocher palpe la pièce.

— C'est une pièce en plomb, dit-il ; espèce de vieux filou !

— Soyez convenable, rispote M. Durand qui prend un air digne.

— Convenable avec un gibier de cour d'assises ! crie le cocher ; je vas te conduire au dépôt !

M. Durand donne quarante sous et s'enfuit car le cocher élève de plus en plus la voix, ce qui attire les passants.

M. Durand entre dans un concert en plein air, d'où on le fait sortir dès qu'il a exhibé sa pièce fausse. Il gagne les boulevards, prend des glaces, boit des bocks, sirote des verres de chartreuse, partout on lui refuse sa pièce.

Découragé, M. Durand se décide à regagner son domicile ; il est deux heures du matin ; il a dépensé dix-huit francs.

Mme Durand l'attend, le reproche sur la bouche.

— En voilà une heure indue pour un père de famille !

M. Durand raconte ses aventures, récit interrompu par les explosions de colère de Mme Durand.

— Ah ! les hommes ! s'écrie-t-elle, quand il a fini, quelles mazettes !

Je la passerai, moi !

M. Durand, qui tombe de sommeil, se couche.

Le lendemain au moment où Mme Durand se dispose à sortir, un coup de sonnette retentit.

C'est M. Mouillebec, un ami de M. Durand.

— Pardonnez-moi de vous déranger, dit-il ; je viens vous prier de me rendre un service.

Les époux Durand gardent un silence plein de réserves.

— J'ai oublié mon porte-monnaie, reprend M. Mouillebec, je viens vous prier de me prêter cent sous.

— Mais avec plaisir, monsieur Mouillebec, répond Mme Durand qui échange un regard avec son époux ; ces services-là ne se refusent pas entre amis.

Elle remet la pièce faussée à M. Mouillebec, qui se confond en remerciements.

— Croyez à toute ma reconnaissance, madame ; je vous remercie mille fois.

— Il n'y a pas de quoi, ajoute gracieusement Mme Durand.

Quand M. Mouillebec est sorti :

— Vous voyez que je l'ai passée moi, dit-elle sur un ton méprisant à son mari ; et encore on me remercie, moi !

EUGÈNE FOURRIER.

Le coin de la ménagère.

Cuisine.

Liqueur de dessert. — Faites infuser pendant 24 heures, dans un litre d'alcool, 60 grammes de bon thé noir. Mettez après cela le liquide et les feuilles infusées dans une serviette que vous pressez pour en extraire les sucs. Ajoutez un litre d'eau et 1 kilo de sucre, laissez fondre et filtrez-le ensuite pour pouvoir le garder en bouteilles. Vous aurez une très bonne liqueur.

Poulet. — Découpez un poulet en morceaux, faites-les mariner pendant 1 heure avec huile, citron, oignons, persil, sel et poivre ; égouttez-les, passez-les dans la farine et faites frire.

Pour servir, on dresse les morceaux en rocher, on garnit de persil frit et on accompagne d'une sauce tomate.

Recettes utiles

Pour nettoyer le bas des jupes. — Les traînes et les jupes claires se salissent beaucoup par la poussière. Les nettoyer à sec avec de la fécule de pomme de terre. Chauffer la fécule au four et, avec un chiffon de laine, en frotter les jupes étendues sur la planche à repasser. Secouer le chiffon et reprendre chaque fois de la fécule propre. Batre et brosser les vêtements pour enlever toute trace de farine.

Au lieu de fécule, on peut se servir de gypsé.

Nettoyage des peignes et des brosses en écaille. — Mettez dans un sac à linge assez grand une livre ou deux de son. Jetez-y les peignes et les brosses que vous aurez à nettoyer et secouez fortement le sac, bien fermé aux deux bouts, en opérant un mouvement de va-et-vient. Les objets sortis du sac, secouez et frottez pour faire sortir les petites parcelles de son qui y resteraient attachées et finissez d'essuyer l'écaille avec un chiffon de laine douce.

Voix d'Infini.

(Orthographe simplifiée.)

Le soir, lorsque la nuit, qui précède ses voiles, Vient remplacer l'éclat d'un beau jour qui s'enfuit, Qu'au firmament je vois l'argent pur des étoiles Découvrir peu à peu son mystique reluit.

Il existe une voix mystérieuse et pure, Éternelle entité à l'œil qui ne peut voir, Qui du ciel jusqu'à moi, parcourant la nature, Apporte dans mon cœur un immuable espoir.

Et cète voix me dit : O viens, âme qui prie, Par dela ces flambeaux qu'admire ton regard, Et je te conduirai vers une autre patrie Où la nuit est sans voile et le jour sans brouillard.

Alors, vers l'infini, penché sur l'insondable, Mon esprit suit la voix dont l'écho m'a charmé, Et à travers mon rêve, ô vision inéfable, Je vois ce que jamais aucun mot n'a nommé.

Septembre 1902.

JEAN TRÉIL.

Les Hirondelles.

Vous en souvenez-vous, mignonne ? Certain soir Qu'un deuil semblait flotter au fond de vos prunelles, Que les feuilles des bois valseaient sous le ciel noir, Nous vîmes s'envoler au loin les hirondelles !

Un deuil semblait flotter au fond de vos prunelles, Tel une ombre troublant l'éclat d'un pur miroir, Et votre âme d'enfant paraissait s'émouvoir, En regardant partir au loin les hirondelles !

Oui ! votre âme d'enfant paraissait s'émouvoir, Alors que balayant l'Infini de leurs ailes, Avec des cris perçants qui chantaient leur espoir, Vers le Midi doré, partaient les hirondelles !

Et comme elles passaient, effleurant de leurs ailes Le vieux clocher moussu, la tour du vieux manoir. Mignonne ! pardonnez !... J'ai cru m'apercevoir Que votre amour fuyait avec les hirondelles !

AUGUSTE FAURE.